

LA GUERRE CIVILE RUSSE

1918-1921

Une esquisse opérationnelle et stratégique
des opérations de combat
de l'Armée Rouge

*A.S Bubnov, S.S. Kamenev, M.N. Toukhatchevski
et R.P. Eideman*

Chapitre 17 :

Établir la coordination des fronts

Mesures pour établir la coordination des flancs internes des fronts occidental et sud-ouest. Le plan opérationnel du haut commandement polonais et la disposition de ses forces. La corrélation des forces des deux camps le long des différents secteurs dans l'opération de Varsovie, conformément à leurs plans. Une comparaison et une évaluation des deux plans.

Dans la nuit du 10 au 11 août, le commandant en chef a limité les actions de l'armée de cavalerie contre la Sixième armée polonaise. La directive (n° 4738/op 1041/sh) émise par le commandant en chef à 03h00 le 11 août se caractérise par une évaluation précise de la situation globale et attribue des tâches définies à l'aile polonaise du Front sud-ouest. Dans celle-ci, le commandant en chef a établi avec justesse la corrélation du poids spécifique des opérations de Lviv et de Varsovie ainsi que le centre de gravité pour l'application des efforts de l'aile polonaise du Front sud-ouest, assurée par la 1^{re} armée de cavalerie et la 12^e armée, et a réorienté leurs actions pour soutenir l'opération principale du Front occidental.

En lien avec cette décision, la 12^e Armée devait lancer une attaque avec ses forces principales dans la direction générale de Lublin, tandis que les forces principales de l'armée de cavalerie devaient atteindre la zone Hrubieszow—Zamosc—Tomaszow. « En même temps », souligna plus tard le commandant en chef, « il est absolument nécessaire de subordonner directement et le plus rapidement possible, d'abord la 12^e Armée, puis l'armée de cavalerie, au commandant du front Toukhatchevski. » Par la suite, le commandant en chef a demandé « une conclusion immédiate à ce sujet » au commandant du Front Sud-Ouest. La dernière phrase de la directive ne semble en quelque sorte pas correspondre au ton général de l'ensemble de la directive. À première vue, cela semble sans importance, mais cela est chargé de conséquences. Cela donne à certaines personnes le droit formel d'affirmer que la directive n° 4738 n'avait pas un caractère exécutif, mais un caractère préliminaire.

Mais le haut commandement lui-même attribuait manifestement une signification complètement différente à cela. Cela découle de la deuxième conversation du commandant en chef avec le commandant du Front occidental, qui a eu lieu à 00h35 le 12 août (c'est-à-dire dans la nuit du 11 au 12 août). Cette conversation souligne encore plus vivement l'idée du commandant en chef sur la coordination des fronts et sur leur rôle relatif au moment décisif de la campagne. « En ce moment », a dit le commandant en chef, « le Front sud-ouest avait pour tâche de vaincre l'ennemi qui couvrait L'vov et à cette fin, naturellement, il a dirigé l'armée de Budyonnyi et la 12^e armée vers le sud. Maintenant, lorsque vous tournez brusquement vos unités vers le nord pour préparer la décision finale, il est nécessaire de déplacer la 12^e armée et Budyonnyi vers le nord, de peur que nos forces au centre ne deviennent trop faibles », tandis que plus loin, le commandant en chef souligne l'importance du lien le plus étroit du travail de la 12^e armée avec l'aile gauche du Front occidental, raison pour laquelle il considérait nécessaire que le commandement du Front occidental prenne maintenant le contrôle non seulement de la 58^e division de fusiliers, mais de toute la 12^e armée. « Sinon, je pense », a dit le commandant en chef, « votre centre pourrait ne pas accomplir sa tâche et pourrait éventuellement se rompre comme une corde tendue. »

Le commandant du Front occidental considérait possible de subordonner immédiatement la 12^e Armée à lui. Le commandant du Front occidental était déjà capable de communiquer par code Morse via Berdichev et comptait obtenir des communications plus fiables avec elle dès le 12 août.

Cette conversation, en lien avec la directive susmentionnée, est également très significative et témoigne, avant tout, du parfait accord entre les vues du commandant en chef et du commandant du front occidental sur les modes d'emploi des armées du flanc droit du front occidental. Elle

indique la possibilité de contrôler effectivement les actions de ces armées, à partir de la nuit du 11 au 12 août.

Ainsi, la situation opérationnelle globale concernant la possibilité de se lancer immédiatement dans la réalisation effective de la coordination des fronts se développait de manière si favorable que cela aurait pu être accompli pleinement dès le 10 août, comme le souligne A. I. Yegorov dans son livre (*L'vov—Varsovie*, pp. 171–172), et le 11 août.

Mais ici, lorsque le haut commandement avait adopté une décision précise, assurant sans condition notre victoire sur la Vistule, de telles frictions dans le fonctionnement de l'appareil de commandement sont apparues sur la scène que la décision du commandant en chef en était presque réduite à néant.

Beaucoup de participants à la guerre civile, en raison du nombre extrêmement limité de documents historiques publiés relatifs à la guerre, ont encore l'impression que le commandement du Front sud-ouest a refusé d'exécuter la directive du commandant en chef. En réalité, cela ne correspond pas à la réalité. Nous reviendrons néanmoins sur ces lacunes qui concernent la mise en œuvre de cette directive par le commandant du Front sud-ouest, mais elles n'ont pas eu d'importance décisive pour nous. Dans ce cas, c'est le travail de terrain encore mal organisé par l'état-major qui a joué ce rôle.

Examinons cette question extrêmement importante, qui a mis résolument devant nous le problème de la nécessité de former un état-major d'armée de terrain flexible, énergique et entreprenant. La décision du commandant en chef, en raison du mauvais fonctionnement de l'appareil de l'état-major, n'a pas réussi à exercer à temps son influence décisive sur le sort de l'ensemble de la campagne le long des rives de la Vistule.

La directive du commandant en chef concernant le regroupement de l'armée de cavalerie a été émise dans la nuit du 10 au 11 août. Les conditions élémentaires du travail d'état-major exigeaient, dans de telles circonstances, de l'État-Major de terrain et de sa direction opérationnelle un certain nombre de mesures pour assurer la mise en œuvre de la nouvelle décision du commandant en chef. Cela était d'autant plus nécessaire que la nouvelle décision était censée surmonter « l'inertie de Lviv » qui, depuis deux semaines, sapait tous les objectifs opérationnels du Front sud-ouest. Il était nécessaire d'avertir par télégraphe le quartier général du Front sud-ouest de la nouvelle mission et de l'armée de cavalerie, car celle-ci devait être subordonnée à un nouveau quartier général et se déplacer selon un axe inconnu. Cela était d'autant plus nécessaire que le commandant en chef se préoccupait beaucoup de l'axe de Lublin et que l'État-Major de terrain devait naturellement manifester son énergie organisationnelle dans cette question.

Cependant, la directive du commandant en chef devait être codée et envoyée à sa destination sans émettre aucun autre type d'ordre préliminaire. Par un coup de chance malheureux, des erreurs et des distorsions ont été faites lors du codage. Les quartiers généraux des fronts, après avoir perdu un temps considérable à tenter sans succès de décoder la directive, ont demandé à l'État-Major de terrain de recoder le message, ce qui a été fait. À 13h35 le 13 août, ces télégrammes ont été envoyés en code corrigé à Khar'kov et à Minsk. Si aucun ordre préliminaire concernant la nouvelle décision du commandant en chef n'avait été émis, il était alors nécessaire de veiller à la réception en temps voulu de la nouvelle directive par les commandants de front. Si une distorsion dans le code était constatée, alors son idée de base aurait dû être immédiatement transmise par fil. Il est impossible d'expliquer cela par un secret absolu. Nous constatons chaque jour des conversations entre le commandant en chef et le commandant du Front de l'Ouest à propos de ces secrets. Nous avons ici un exemple triste mais instructif de la manière dont la décision du haut commandement a été réduite à néant par l'appareil exécutif et le manque de précision dans son travail.

Il est également nécessaire de considérer comme vexatoire le fait que le commandant en chef ait ajouté au bas de la directive un post-scriptum (demandant l'avis du commandant du Front sud-ouest), ce qui en affaiblissait le caractère impératif. Cependant, les ordres ultérieurs du commandant en chef ont confirmé sa force contraignante.

Le soir du 11 août, le haut commandement, tout en agissant dans l'esprit de la décision qu'il avait déjà prise, jugea manifestement nécessaire de renforcer l'impact de sa directive n°

4738/op/1041sh, c'est pourquoi, dans la directive n° 4752/op/1044/sh, il souligna la nécessité d'avancer l'armée du 12e corps aussi rapidement que possible vers l'axe de Lublin, en citant le fait que le Groupe Mozyr' était déjà au méridien de Kock.

Au même moment, le 12 août, le Front sud-ouest continuait encore de développer son inertie dans l'esprit de la directive du 23 juillet. Le commandement du Front sud-ouest décida une fois de plus de faire une pression énergique sur le nœud ferroviaire de L'vov, ce qu'il fit conformément à sa directive no 764/secret/4626/op, en ordonnant aux 1re Armée de Cavalerie et 12e Armée de continuer à accomplir leurs missions pour prendre le nœud ferroviaire de L'vov de la manière la plus énergique possible et de se déplacer vers la région de Tomaszow, après quoi la cavalerie devait être avancée pour saisir rapidement les passages sur la rivière San le long du secteur Sieniawa—Radymno. Ainsi, à partir du 12 août, un manque distinct de coordination commença à se manifester dans le travail du haut commandement et du commandement du Front sud-ouest, ce qui perturba le début de la coordination des fronts. On ne peut malheureusement pas soutenir que ce manque de coordination ait été conditionné par des raisons purement objectives ; il aurait pu être évité si notre art du service d'état-major à cette époque avait été au niveau approprié.

Dans sa directive n° 767/secret/4639/op, le commandant du Front Sud-Ouest, pour s'exprimer ainsi, a pleinement chargé la 12e Armée qui, comme nous le verrons plus loin, a continué à exercer une influence sur le commandement de la 12e Armée pendant presque toute l'opération sur la Vistule, malgré le fait que cette armée avait déjà commencé à recevoir la directive du commandant du Front Ouest, ayant été formellement subordonnée à lui.

Dans la directive n° 767, le commandant en chef exigeait que le groupe de choc (c'est-à-dire les forces principales de la 12e Armée) capture la zone Tomaszow—Rava-Russka et les passages sur la rivière San dans la région de Sieniawa et Radymno. La 12e Armée, après l'occupation de Chełm, devait poursuivre vigoureusement l'ennemi le long de son flanc droit vers Krasnik afin d'occuper le plus rapidement possible les passages sur la Vistule dans la région Annopol'—Zawichost et sur le San dans la région Razwadow—Nisko.

Ainsi, ces deux directives du commandant du Front sud-ouest nous ramènent en réalité à la situation du 4 août en ce qui concerne la réalisation de la coordination des deux fronts. On pourrait même considérer la situation comme plus difficile, car le 12 août, la 1re Armée de cavalerie, même avant de recevoir la directive n° 764, entreprit elle-même d'engager ses réserves de cavalerie dans les combats jusqu'à la ligne de la rivière Styr.

Le 12 août, le commandant du Front sud-ouest a proposé, comme suggestion, une nouvelle variante pour l'emploi de l'armée de cavalerie, suggérant de la retirer en réserve vers la zone de Proskurov en cas d'entrée de la Roumanie dans la guerre. Dans la nuit du 12 au 13 août, la question de la subordination formelle des 12e et 1re Armées de cavalerie du Front sud-ouest a été décidée lors de la conversation du commandant en chef avec le commandant du Front occidental, avec la transmission temporaire des ordres du commandant du Front occidental à ces armées par l'intermédiaire de l'état-major du Front sud-ouest. Le commandant du Front occidental prévoyait de prendre le contrôle des armées à 24h00 le 13 août, ou mieux encore, à 12h00 le 14 août.

Les directives du commandant en chef pour effectuer ce transfert (à 12h00 le 14 août) ont été données pendant la nuit du 12 au 13 août (à 03h10, n° 4774/op).

Cependant, la question de l'établissement de la coordination entre les fronts était destinée à passer par ses dernières frictions. Ayant reçu les directives codées du commandant en chef nos. 4738 et 4752 vers 16h30 le 13 août, le commandant du Front Sud-Ouest fit rapport que les 12e et 1re Armées de Cavalerie avaient déjà commencé à exécuter les tâches qui leur avaient été assignées le 12 août, ce qui le conduisit à considérer « impossible le changement des tâches principales pour les armées dans les conditions actuelles. » En attendant une réponse à son rapport, le commandant du Front Sud-Ouest élabora une proposition de directive destinée aux armées du front pour la subordination de la 1re Armée de Cavalerie et de la 12e Armée au commandant du Front Ouest. Mais rien n'était mentionné dans cette directive concernant l'attribution à la 1re Armée de Cavalerie et à la 12e Armée des nouvelles missions qui découleraient pour elles de la directive n° 4738/op du commandant en chef du 11 août. Parallèlement, selon le sens précis de la directive, il revenait au

commandant du Front Sud-Ouest d'assigner ces tâches. Il est logique que, dès la réception des nouvelles tâches, les armées entreprennent ce regroupement demandé en liaison avec les nouvelles missions dès la nuit du 13 au 14 août. Mais le commandement du Front Sud-Ouest préféra n'exécuter formellement que la dernière directive du commandant en chef n° 4774 du 13 août concernant la subordination des 12e et 1re Armées de Cavalerie au commandant du Front Ouest. La directive n° 776/secret/4654/op du commandant du Front Sud-Ouest concernant le transfert de la 1re Armée de Cavalerie et de la 12e Armée au commandant du Front Ouest à partir de 12h00 le 14 août ne fut émise par lui qu'à 01h02 le 14 août, en raison de diverses circonstances.

Ainsi, la concrétisation formelle de la question de la coordination des fronts, qui avait été envisagée dès la fin du mois d'avril et qui avait pleinement abouti le 3 août, ne fut résolue que dans la nuit du 13 au 14 août, et de manière inachevée qui plus est.

Nous avons occupé l'attention du lecteur pendant longtemps sur la question de la coordination des fronts.

Les pensées du chercheur se heurtent constamment à cette question dès qu'il s'approche de l'opération le long de la Vistule. Divers chercheurs ont éclairé cette manière de différentes façons. Cela signifie qu'une analyse préliminaire et minutieuse de tous les faits était nécessaire afin de ne pas se laisser guider par le jugement de quelqu'un ou par une autorité quelconque, et d'arriver à ses propres conclusions à cet égard.

Ces conclusions doivent répondre aux questions suivantes. L'importance de la coordination des fronts a-t-elle été clairement comprise par nos organes de haut commandement ? Existait-il entre eux une unité de vues sur cette question ? La décision d'établir la coordination des fronts a-t-elle été prise en temps utile ? Quelles formes a prise cette décision et pour quelles raisons n'a-t-elle pas produit de résultats concrets ?

Il n'est pas difficile de répondre à la première question. L'importance de la coordination des fronts a été clairement comprise par tous les organes de commandement supérieur, à commencer par le gouvernement qui a soulevé cette question dès avril 1920, et jusqu'au commandant en chef et au commandant du Front occidental.

En ce qui concerne la deuxième question, nous avons pleinement le droit d'affirmer qu'il n'y avait pas d'unité complète de vues. Le haut commandement et le commandement du Front de l'Ouest ont, de manière tout à fait cohérente, du début à la fin de la campagne, soutenu ce point de vue, qui est également appuyé par la majorité des auteurs polonais, selon lequel le principal théâtre des opérations militaires était le théâtre du Nord, dans lequel les armées du Front de l'Ouest opéraient. Au moment tournant de la campagne dans ce théâtre, l'objectif principal des opérations était devenu clair sous la forme de la région Varsovie—Modlin, qui avait attiré à elle, comme nous le verrons ci-dessous, la masse principale des forces polonaises. Dans cette région, pour des raisons d'ordre politique et économique, un objet tel que Varsovie se distinguait, mais sa capture n'aurait pas pu être l'objectif de l'opération en soi. La chute de Varsovie devait être le résultat naturel de la déroute des forces ennemies couvrant cette impasse. Ainsi, le commandant du Front de l'Ouest, dans sa directive du 10 août qui définissait la marche-manoœuvre de nos armées jusqu'à la ligne de la rivière Vistule, n'a pas prononcé un mot sur la prise de Varsovie.

Étant donné la corrélation des forces qui s'était établie sur le théâtre polonais, nous ne pouvions pas nous permettre un tel luxe que deux opérations indépendantes, telles qu'une opération visant à saisir la ligne de la Vistule moyenne, qui aurait brisé l'épine dorsale de toute la défense polonaise et aurait entraîné la paralysie de toutes les fonctions de l'organisme d'État, et une opération visant à saisir la Galicie.

Il est clair que les opérations de l'aile polonaise du Front sud-ouest auraient dû être subordonnées aux intérêts et aux objectifs du Front occidental. Ce n'est qu'ainsi que nous aurions obtenu la concentration nécessaire de tous nos efforts sur un objectif véritablement important. Toute autre décision aurait entraîné la dispersion de nos efforts dans l'espace.

Mais le commandement du Front sud-ouest, comme nous le savons maintenant, envisageait la coordination des fronts sous la forme de deux opérations de front indépendantes le long des axes de Varsovie et de Cracovie.

En ce qui concerne ce projet, nous ne pouvons que citer une analogie historique. Cette situation ne nous rappelle-t-elle pas celle dans laquelle la Stavka du haut commandement russe s'est retrouvée pendant la Première Guerre mondiale, lorsque ses deux fronts cherchaient également à mener des opérations indépendantes à Berlin et à Vienne, chacun des fronts se considérant comme le principal ?

On sait comment le haut commandement a ensuite pris le rôle de conciliateur et s'est transformé non pas en un organe de commandement supérieur, mais en une sorte de juge d'arbitrage entre eux, et on sait, enfin, quelles ont été les conséquences négatives pour la stratégie russe auxquelles la politique de la Stavka russe a conduit.

Nous notons avec satisfaction que notre haut commandement a trouvé en lui-même une force de volonté suffisante pour choisir, au moment décisif, de prendre cette voie vers laquelle une reconnaissance opérationnelle claire et la bonne compréhension de la situation dans son ensemble le poussaient.

En notant ici ce service positif du haut commandement, nous devons cependant dire qu'il a été tardif dans la formulation de son plan pour battre les armées ennemies, autrement dit, dans la formulation de son idée pour la coordination des fronts. Cette idée aurait dû mûrir plus tôt et nous aurions dû traverser la rivière Bug de l'Ouest avec le plan déjà préparé par le haut commandement. L'offensive semblable à une avalanche, qui a suscité cet optimisme, n'a-t-elle pas influencé en partie notre retard ? Et d'autre part, une certaine surestimation de l'importance d'une éventuelle entrée de la Roumanie et l'attention portée par le haut commandement au secteur Vrangél du Front Sud-Ouest n'ont-elles pas joué un rôle ici ? Nous ne pouvons pas répondre catégoriquement à ces questions pour l'instant tant que ces hommes, capables de tisser de nouveaux fils dans la trame de l'histoire, restent silencieux.

Afin de répondre à la troisième question sur la décision de savoir si la coordination des fronts a été réalisée à temps, nous devons, d'une part, anticiper les événements et, d'autre part, recourir à un calcul du temps et de l'espace.

Comme cela sera bientôt clair, le haut commandement polonais, ayant conçu un plan pour une large contre-manœuvre, tout en s'appuyant sur la ligne de la Vistule moyenne, la sécurisait le long de l'axe de Lublin avec un écran de 7 500 fantassins et cavaliers. Cet écran était déployé le long du front Chełm—Hrubieszów. Dans son ouvrage, le général Sikorski souligne que cet écran, à l'exception de la 7^e division d'infanterie, ne consistait qu'en des fictions et non en unités de troupe. Il inclut parmi ces fictions la 6^e division d'infanterie ukrainienne, dont l'effectif était inférieur à 1 000 hommes, et l'« Armée populaire biélorusse », qui ne comptait pas plus de 1 600 hommes, ainsi que diverses formations polonaises de volontaires qui avaient été organisées en groupes opérationnels mais qui ne représentaient pas, selon les termes du général Sikorski, des « troupes régulières, ni par la qualité ni par l'effectif ». Le général Sikorski souligne à juste titre le grand risque pesant sur la contre-manœuvre polonaise, qui était sécurisée depuis l'est par un écran aussi peu fiable.

Nous avions la 12^e Armée contre cet écran le 12 août, approximativement le long du front Włodawa—Ustilug, à une distance de 25 à 35 kilomètres, c'est-à-dire une journée de marche. Ainsi, si la 12^e Armée avait concentré immédiatement ses efforts sur un axe unique et précis, en se fixant pour tâche immédiate de repousser l'écran polonais, elle aurait pu s'atteler à cette tâche en un jour, ou au plus en deux jours. Mais comme nous le savons, sa mission était de se tourner brusquement vers le sud, sur le front Hrubieszów—Rava-Ruska. La réalisation pratique de cette mission aurait conduit à orienter les forces principales de la 12^e Armée parallèlement au front de l'écran polonais, tout en ne le touchant que de manière indirecte dans la région d'Hrubieszów.

Dès le matin du 12 août, la masse principale des divisions de cavalerie de la 1^{re} Armée de cavalerie se trouvait dans la région de Radziechów—Toporów, c'est-à-dire à 70 kilomètres de la 12^e Armée rouge et à 100 kilomètres du dispositif de l'armée polonaise le long de l'axe de Lublin.

Le camarade Yegorov a absolument raison lorsqu'il dit qu'une fois que la décision d'employer l'Armée de cavalerie le long de l'axe de Lublin avait mûri dans la nuit du 10 au 11 août, elle aurait pu et aurait dû recevoir dès le matin du 11 août des instructions de l'état-major général

via le quartier général du Front Sud-Ouest concernant sa nouvelle désignation. Mais cela n'a pas été fait. Nous nous intéressons cependant maintenant à une autre question. À savoir, à partir de quelle ligne et de quelle zone l'influence opérationnelle de la 1^{re} Armée de cavalerie sur la contre-manoeuvre polonaise devait-elle commencer et était-il vraiment si important de saisir cette contre-manoeuvre avant le début de son développement, plutôt que de la saisir pendant le processus de son développement ?

Le camarade Yegorov estime que, afin de contrecarrer la contre-manoeuvre polonaise, la 1^{re} Armée de Cavalerie aurait dû arriver directement sur la ligne de la rivière Wieprz, derrière laquelle le principal groupe de choc polonais (la Quatrième Armée) se concentrait, et détermine la distance aérienne que la 1^{re} Armée de Cavalerie devait couvrir, soit 240 à 250 kilomètres. Plus loin, il estime que même en commençant son mouvement le 10–11 août (en tenant compte de la résistance de l'ennemi), la 1^{re} Armée de Cavalerie n'aurait pas pu atteindre la ligne de la rivière Wieprz avant le 21–23 août. Le camarade Yegorov considère que, outre l'écran polonais précédemment mentionné, la 3^e Division d'infanterie légionnaire près de Zamosc, la 1^{re} Division d'infanterie légionnaire près de Lublin et, enfin, la 18^e Division d'infanterie, débarquée des trains également près de Lublin, auraient également pu offrir une résistance à la 1^{re} Armée de Cavalerie.

Il est apparu à la lumière des événements ultérieurs que ce sont précisément ces divisions qui faisaient partie du poing de choc de Pilsudski. En partant du raisonnement du camarade Yegorov, la dispersion de ce poing aurait donc commencé bien avant que la 1^{re} Armée de Cavalerie n'atteigne la région d'Ivangorod—Kock, où la Quatrième Armée polonaise se concentrait.

Il en ressort clairement que l'approche de la 1^{re} Armée de Cavalerie jusqu'à la ligne de la rivière Wieprz aurait à elle seule eu un effet direct sur la liberté opérationnelle de l'ennemi. Et nous pensons que cet effet aurait commencé à se faire sentir dès l'arrivée de la 1^{re} Armée de Cavalerie sur le front Hrubieszow—Zamosc.

Examinons maintenant et voyons s'il était nécessaire de déplacer la 1^{re} Armée de Cavalerie dans cette région avant le début de l'offensive polonaise ? Yegorov lui-même énumère les avantages que nous aurions pu en tirer. Leur essence réside dans le fait que l'avance menaçante de l'armée de cavalerie aurait imposé à l'ennemi un regroupement improvisé et aurait dispersé sa frappe de choc sud par moitié.

Mais si la 1^{re} Armée de Cavalerie était arrivée dans la zone désignée plus tard, c'est-à-dire si elle avait atteint la ligne de la rivière Wieprz au moment où tous les groupes de choc polonais avaient commencé à se déplacer le long des axes offensifs qui leur avaient été assignés, alors la 1^{re} Armée de Cavalerie, en coordination avec la 12^e Armée, n'aurait eu qu'à surmonter le fin réseau de toiles d'araignée de l'écran polonais pour se retrouver dans les arrières non défendus des armées polonaises du Sud. Avons-nous vraiment besoin de discuter du genre de perspectives brillantes qui se seraient offertes ici pour la masse de cavalerie de 15 000 hommes ?

Tout ce qui a été dit devrait servir de base à nos assertions suivantes. Tout d'abord, l'armée de cavalerie, avec plus ou moins de succès, aurait pu être engagée dans le combat non seulement avant le début de la contre-manoeuvre polonaise, mais aussi au moment de son développement. Deuxièmement, pour que l'effet de l'apparition de la 1^{re} armée de cavalerie commence à se faire sentir sur la liberté opérationnelle de l'ennemi, et principalement sur son état d'esprit, il n'était en aucun cas nécessaire qu'elle se heurte directement à Kock ou Deblin. Il aurait suffi pour cela qu'elle apparaisse dans la région de Hrubieszow au plus tard entre le 15 et le 17 août.

En partant des prérequis donnés, il est nécessaire de clarifier : l'Armée de cavalerie n°1 aurait-elle pu apparaître dans cette zone à la date prévue, à condition qu'elle ait commencé son mouvement le 14 août ? Étant donné que la distance à vol d'oiseau entre la zone de Radziechow et la zone de Hrubieszow est de 100 kilomètres et que le déplacement quotidien de la cavalerie est de 30 à 35 kilomètres, nous arrivons à la conclusion que l'Armée de cavalerie n°1 aurait pu atteindre la zone de Hrubieszow à la fin du 16 août.

Cela signifie que la coopération opérationnelle des flancs internes de nos deux fronts, selon la conception élaborée avec le commandant en chef le 11 août, était possible et réalisable même dans des conditions de réception tardive par le Front du Sud-Ouest de la directive du commandant

en chef du 13 août. Le général Sikorski confirme cette idée dans son ouvrage, en soulignant que l'intervention des 1^{re} armée de cavalerie et 12^e armée dans l'opération le long de la Vistule était possible et aurait joué un rôle majeur dans celle-ci.

Si la directive du commandant en chef avait commencé à être exécutée le 12 août, alors la contre-attaque de Pilsudski n'aurait peut-être pas eu lieu du tout.

Ainsi, la réponse à la dernière question est assez claire. Nous avons donné une réponse partielle à la seconde moitié de la dernière question dans la version précédente. Par conséquent, ici nous ferons un bref résumé des raisons qui nous ont empêchés de réaliser la coordination des fronts. Ces raisons étaient, pour la plupart, subjectives, c'est-à-dire qu'elles dépendaient du libre arbitre des personnes qui, de toute façon, étaient liées à la question de l'unification des activités des fronts. Les raisons d'ordre subjectif, qui auraient pu ne pas exister et qui auraient pu être éliminées, mais qui ont créé une série entière de frictions qui ont finalement contrecarré le plan de coopération de nos fronts, se résument ainsi : la formulation tardive, aussi bien par le commandant en chef que par les commandants de front, de la question de la coopération, la décision tardive mais tout à fait réalisable, en termes de temps et d'espace, du commandant en chef dès le 11 août. Ensuite, il y a la mauvaise organisation de l'art du travail d'état-major, qui a conduit à une situation dans laquelle les directives très importantes du commandant en chef du 11 août sont connues du commandant du Front sud-ouest seulement le 13 août. Nous devons considérer cette raison comme principale. Il s'agit de l'échec du commandant du Front sud-ouest, le 13 août, à exécuter cette partie de la directive du commandant en chef, dans laquelle il avait été chargé de la tâche d'un nouveau regroupement de la 1^{re} Armée de cavalerie.

À ces causes initiales doivent s'ajouter, en prenant un peu d'avance sur nous-mêmes, les suivantes, qui ont commencé à se faire sentir dès l'époque du transfert de la 1^{re} Cavalerie et des 12^e Armées au commandant du front de l'Ouest.

Celles-ci consistaient en : la procrastination de la 1^{re} Armée de Cavalerie dans l'exécution de la directive du commandant du Front sud-ouest de se retirer des combats pour L'vov et de se concentrer, après quatre jours de marche, dans la région de Vladimir-Volynskii ; dans l'obstination du commandement de la 12^e Armée Rouge à développer son attaque principale non pas selon l'axe de Lublin, comme l'exigeait le commandant du Front occidental, mais vers le sud-ouest, en direction du front Tomaszow—Rava-Russka—Kamenka, c'est-à-dire à exécuter les directives précédentes du commandant du Front sud-ouest. Enfin, nous soulignons ces erreurs qui, selon nous, doivent être imputées au commandant du Front occidental. Le commandement du Front occidental aurait dû mener un combat plus décisif pour assurer le déplacement en temps opportun de la 1^{re} Armée de Cavalerie vers Lublin, même lorsque l'armée de cavalerie n'était pas encore subordonnée à son autorité. Beaucoup dépendait sans aucun doute de la persistance des exigences du commandement. Mais le commandement du Front occidental n'a pas su manifester cela au moment le plus décisif de l'opération.

Examinons maintenant les plans, décisions et préoccupations du camp adverse. Ce n'est qu'en les rendant manifestes au lecteur que nous pouvons effectuer une évaluation complète des plans et décisions des deux camps et les comparer.

Afin de sauver l'État polonais, le haut commandement polonais décida de déployer tous ses efforts. La mobilisation de tous ceux capables de porter les armes jusqu'à l'âge de 35 ans et le renforcement de l'afflux de volontaires devaient considérablement augmenter les cadres réduits des armées polonaises. L'agitation menée par le clergé parmi les éléments arriérés des soldats et les masses populaires était censée élever le moral des conscrits. Les mesures énergiques dans les domaines organisationnel et de propagande furent suivies par le même type de décisions dans le cadre opérationnel.

Tout le cours de la campagne précédente indiquait que l'ennemi devait rompre de manière décisive avec ses méthodes d'opérations antérieures. L'idée de la nécessité d'un rebond préliminaire pour obtenir la liberté de regrouper complètement ses forces avait mûri dans la conscience des généraux polonais. Les premières indications de la formulation de cette idée sont contenues dans les « Instructions Générales de Défense » de l'État-Major polonais du 4 août 1920 : il y est déjà

question d'accepter un engagement général en s'appuyant sur la ligne de la rivière Vistule. Le général Weygand, ancien chef d'état-major de Foch pendant la Première Guerre mondiale, arrivé en Pologne le 25 juillet 1920, a développé cette idée plus précisément et avec insistance. Il a élaboré de manière assez cohérente l'idée de créer un nouveau front solide, reculé si loin dans les profondeurs du pays qu'il pouvait constituer les réserves nécessaires pour être utilisé dans une manœuvre active sur les deux flancs. Le général Weygand partageait entièrement l'opinion du chef de la mission militaire française permanente, le général Henrys, sur la nécessité de créer une armée puissante sur l'aile nord du front polonais au vu du danger qui menaçait la capitale de l'État si le front était contourné par le nord. Nous avons cité tous ces détails afin de montrer que le plan d'opérations polonais ne s'est pas élaboré immédiatement et n'était pas l'acte créatif d'une seule personne, comme le pensent certains de nos auteurs, se fiant trop au livre de Pilsudski, 1920. Le maréchal Pilsudski était sous l'impression de l'échec de son plan de développement d'une contre-manœuvre active depuis la ligne de la rivière Bug Occidental. Le moral faible et la confusion de son entourage ont eu une influence sur lui. Il est difficile de dire comment son plan se serait déroulé sans la main directrice des deux généraux français. Il parle éloquentement de son état d'esprit et de son moral dans son livre 1920, dans les expressions suivantes :

« Toutes nos combinaisons n'avaient produit qu'un nombre insignifiant de forces, l'absurdité de l'information et la folie de l'impuissance, ou un risque extrême devant lequel la logique reculait. Tout me paraissait sombre et désespéré. Les seuls points lumineux à mon horizon étaient l'absence de la cavalerie de Budyonnyi dans notre arrière et l'impuissance de la 12e Armée rouge, qui n'était pas en état de se remettre de la défaite en Ukraine. » Ainsi Pilsudski, ne prenant pas en compte la situation dans son ensemble, comme le faisaient Weygand et Henrys, ne voyait devant lui que le danger immédiat le long des approches directes de Varsovie, qui attiraient principalement son attention. Nous sommes enclins à rechercher dans cela les prérequis psychologiques de ce plan d'opérations qu'il a finalement conçu.

Ce plan prévoyait la manœuvre active uniquement de l'aile sud du front polonais. Les conditions préalables suivantes étaient au cœur du plan de Pilsudski : l'attaque principale des armées rouges sur Varsovie devait se produire au sud de la rivière Bug occidental, tandis que les armées se déplaçant au nord de la ligne Grodno—Białystok—Varsovie traverseraient sur la rive sud du Bug quelque part dans la région de Malkin (Małkinia Górna)—Brok. Selon les calculs de Pilsudski, on ne pouvait s'attendre qu'à une attaque secondaire des Rouges au nord de la rivière Bug occidental, qui se traduirait par des tentatives de contourner son aile gauche le long de la frontière est-prussienne.

L'idée du plan consistait en ce qui suit : tout en reposant le flanc gauche et le centre du front polonais sur les fortifications de Modlin (Novogeorgievsk), Zegrze, la tête de pont de Varsovie et la ligne du fleuve Vistule, Pilsudski décida de concentrer dans la région de Dęblin (Ivangorod), sous la couverture du cours inférieur de la rivière Wieprz, un « poing de choc » appelé le « groupe central des armées », le rassemblant en regroupant ses forces dans le théâtre principal et une partie de ses forces dans le théâtre ukrainien, et de l'attaquer sur le flanc gauche et l'arrière des armées rouges attaquant les fortifications de Varsovie. Les armées du théâtre ukrainien, qui détachaient une partie de leurs forces vers le théâtre principal, reçurent des missions strictement défensives pendant la durée de cette opération, qui consistait à maintenir la zone de la ville de Lviv et le bassin pétrolier de la Galicie orientale entre les mains des Polonais.

Partant de ces prérequis, Pilsudski a défini, dans une directive du 6 août, comme sa principale ligne de défense la rivière Orzyc—la rivière Narew—les fortifications de tête de pont de Pultusk—les fortifications de tête de pont de Varsovie—la ligne de la rivière Vistule—la forteresse de Deblin (Ivangorod)—la ligne des rivières Wieprz, Seret et Strypa.

Pour des raisons de commodité de contrôle, Pilsudski a unifié les trois armées dans le théâtre principal ayant des tâches défensives (la Cinquième, la Première et la Deuxième) sous le nom de « Front Nord », tout en prenant le commandement du groupe central d'armées (la Quatrième et la Troisième), tout en continuant à exercer un contrôle global sur les fronts Nord et Ukrainien.

La mission du « groupe central des armées » était que la Quatrième armée polonaise, en se déployant le long du front Deblin (Ivangorod)—Kock, devait passer à l'offensive en direction générale de Novo-Minsk. La Troisième armée polonaise, tout en couvrant l'ensemble du large front de Kock à Brody (à l'exclusion des deux localités), était censée soutenir cette offensive par une attaque sur Lukow avec deux de ses divisions d'infanterie et une brigade de cavalerie, tout en maintenant ses autres forces en écran le long de l'axe de Lublin contre notre 12^e armée.

Dans la réalisation de ce plan, la disposition finale des forces polonaises devait être la suivante : le Front Nord (de Torun jusqu'à Deblin), avec 72 000 fantassins et cavaliers ; le groupe central des armées, avec 37 000 fantassins et cavaliers, dont il faut soustraire 7 500 fantassins et cavaliers pour l'écran passif le long de l'axe de Lublin ; le front ukrainien, avec 22 000 à 34 500 fantassins et cavaliers. Au total, l'ennemi dans les deux théâtres disposait de 131 000 à 143 500 fantassins et cavaliers. Parmi eux, 109 000 fantassins et cavaliers devaient participer, directement ou indirectement, à l'opération de Varsovie, ce qui offrait à l'ennemi une supériorité de plus de deux contre un au moment de l'opération le long de la Vistule.

En traduisant cette corrélation en pourcentages, nous voyons que l'ennemi a attribué au théâtre ukrainien secondaire entre 17 et 27 % de ses forces disponibles, tandis qu'il a concentré 73 à 83 % pour l'opération principale, ou pour son soutien. Cependant, en passant à une évaluation en pourcentage de la répartition des forces selon les tâches actives et passives à l'intérieur même de l'opération, nous constatons ici une violation du principe d'activité. C'est-à-dire que seulement 27 % de toutes les forces sont désignées pour des opérations actives, tandis que 73 % de toutes les forces ont initialement reçu des tâches passives. Dans une telle répartition, on voit l'influence de la crainte pour la résistance au combat des armées polonaises, dont le moral avait été sapé par des échecs et des retraits prolongés, et la peur de la perte éventuelle de Varsovie avant que les résultats de la manœuvre active depuis l'axe de Deblin ne puissent se faire sentir.

L'ensemble de l'opération dans son ensemble était sécurisé non seulement par un écran le long de l'axe de Lublin, auquel avait été attribuée la tâche, limitée dans le temps, de tenir jusqu'au 18 août, mais aussi par la possibilité, après l'arrivée du « groupe central des armées » au front Siedlce—Novo-Minsk, de déplacer ses communications de l'axe Deblin à l'axe Varsovie par crainte d'une attaque de nos armées contre la zone Lublin—Deblin. À partir de la disposition des forces selon les tâches actives et passives, il ressort que la variation initiale du plan de Pilsudski ne poursuivait en aucun cas la tâche d'un engagement destructeur, mais était entièrement imprégnée d'idées défensives ; son activation avait un objectif limité : retarder une attaque immédiate sur Varsovie par la masse principale des forces rouges.

Mais le plan de base de Pilsudski a subi toute une série de changements supplémentaires et sérieux du 6 au 12 août, à la fois sous l'influence des évolutions de la situation générale, qui se sont produites en raison de la pression incessante des armées rouges, ainsi que sous l'influence du général français Weygand sur la volonté du haut commandement polonais.

Ainsi, nous considérons qu'il est possible de ne pas nous arrêter maintenant à l'examen de la première variation de ce plan, mais de le faire après avoir examiné l'histoire de ses modifications ultérieures en lien avec et en fonction des changements de la situation globale.

Pendant ce temps, les armées polonaises s'étaient mises, dans la nuit du 6 au 7 août, à mettre en œuvre le plan de Pilsudski dans sa version initiale.

En s'appuyant, comme point tournant, sur le groupe du général Roja le long de son flanc gauche extrême, ils reculèrent d'abord jusqu'à la ligne rivière Liwiec—Siedlce—Luków—Kock, et dans la nuit du 11 au 12 août, les forces polonaises situées au sud de la rivière Bug occidental poursuivaient leur regroupement. À ce moment, la quatrième armée polonaise, qui devait se déplacer rapidement vers le sud depuis la région de Siedlce jusqu'à la ligne de la rivière Wieprz, tout en effectuant une marche de flanc, se trouvait dans une situation particulièrement difficile.

Mais alors qu'il était encore en train de procéder à un regroupement, l'ennemi commença à apporter des modifications à son plan initial, dans la mesure où la réalité du combat avait révélé le caractère incorrect des prérequis initiaux de Pilsudski. Ce n'est que le 8 août que l'ennemi commença à soupçonner l'emplacement de certaines grandes forces rouges au nord de la rivière

Bug occidental. Ce jour-là, il réussit à confirmer la présence de unités de la 4e Armée rouge qui continuaient leur avancée vers l'ouest.

Cette information confirmait les craintes du général Weygand concernant l'aile nord du front polonais. Il avait cru dès le début que le plan de Pilsudski se basait sur une image incorrecte de la disposition des forces rouges. Il croyait, selon tous les signes, que le puissant poing des Rouges se trouvait quelque part au nord de la rivière Bug occidentale, mais n'avait pas encore pleinement réalisé leurs intentions. Pour le moment, on ne pouvait considérer comme établi que le fait que la 4e Armée rouge effectuait une sorte de manœuvres en direction ouest, visant manifestement à contourner l'aile gauche du front polonais.

Ce mouvement de contournement obligea particulièrement le général Weygand à s'inquiéter, car cette manœuvre de la 4e Armée rouge pouvait avoir non seulement des conséquences opérationnelles, mais aussi stratégiques. Les forces polonaises situées au nord de Varsovie, en particulier la Cinquième Armée, étaient basées à Torun, c'est-à-dire que leur ligne de communication courait parallèlement au front et leur base se trouvait le long de leur flanc. Cela signifiait que le moindre pression sur leurs communications deviendrait extrêmement sensible pour elles. Mais ces communications avaient une importance non seulement pour la Cinquième Armée polonaise, mais pour toutes les armées polonaises en général, qui peuvent maintenant être considérées comme indiscutablement établies.

Selon le témoignage du général Sikorski, pendant ces jours-là, Dantzig était la principale base des armées polonaises. Là, sous la protection de la flotte française, se poursuivait le déchargement intensifié de munitions et de matériel militaire et d'équipement nécessaires à la poursuite de la guerre.³³ En raison du fait que Pilsudski avait déplacé toute son attention sur les approches proches de Varsovie, tout en sous-estimant l'importance du corridor de Dantzig, le général Weygand se sentait apparemment contraint de prendre plus décisivement les rênes de la direction opérationnelle globale en main.

Ainsi, le 8 août, lors d'une réunion entre Pilsudski, Rozwadowski et Weygand, le premier amendement fut apporté au plan du 6 août. Il consistait à adopter le point de vue de Weygand sur la nécessité de créer un groupe de choc puissant le long de l'aile gauche, au nord de la rivière Bug occidental, comme guide pour l'action. Il fut décidé de créer ce groupe dans la région de Pultusk—Modlin, composé initialement de la 18e division et de la brigade sibérienne récemment formée. Ce qui est intéressant à cet égard, c'est l'évaluation de la situation à partir de laquelle le haut commandement polonais a émis son ordre du 9 août, censé mettre en œuvre les décisions de la réunion du 8 août. Ayant aperçu certains mouvements des armées rouges vers le flanc droit du Front de l'Ouest, mais n'en ayant pas encore perçu la signification, l'ennemi partit de l'hypothèse que l'ordre de regroupement du 6 août était devenu connu des Rouges. Ainsi, ils interprétèrent ce regroupement comme le désir du commandement du Front de l'Ouest de déplacer sa gauche avant l'attaque préparée contre elle depuis le sud, de le baser sur la ligne de la rivière Bug occidental le long du secteur Brok—Brest, et de faire de ce secteur la base de sa manœuvre et d'attaquer avec un puissant groupe de manœuvre, composé des 12e et 1re armées de cavalerie, le long de l'axe de Lublin contre le flanc et l'arrière du poing de choc sud de Pilsudski, tandis que le groupe nord de ses armées développerait en même temps une attaque sur Zegrze, Modlin, Varsovie et le couloir de Dantzig. Ce plan supposé d'opérations du commandement rouge, plus probablement son projet, coïncidait assez étroitement, comme on le voit, dans l'idée avec le schéma réel du commandement du Front de l'Ouest. Une telle forme d'opération, comme l'admet le général Sikorski, était la plus dangereuse pour l'ennemi et, selon ses mots, était un exemple du fait qu'en temps de guerre, nous apercevons souvent dans les actions de l'ennemi ce qui nous semble le plus dangereux et imaginons sur son côté de telles dispositions de forces et intentions qui sont la réponse la plus logique à nos propres décisions. Selon l'opinion du général Sikorski, la décision adoptée le 8 août, compte tenu du moindre indice d'une offensive des 12e et 1re armées de cavalerie le long d'un axe si menaçant pour les Polonais que l'axe Lublin—Déblin, pourrait finalement triompher du plan d'action du 6 août, forçant l'ennemi à renoncer à son attaque derrière le Wieprz.

En renforçant la cinquième armée polonaise avec la 18e division d'infanterie et la brigade sibérienne, qui selon le plan initial devaient faire partie du groupe de forces déjà puissant défendant la tête de pont de Varsovie, le haut commandement polonais a confié à la cinquième armée toute une série de tâches complexes. Elle devait arrêter le mouvement tournant continu des armées rouges dans l'espace entre Modlin et la frontière allemande, sécuriser la ligne de chemin de fer Modlin–Mława et empêcher les Rouges d'entrer en Poméranie (le corridor de Dantzig). Par la suite, lors de la prise globale de l'offensive, l'armée devait lancer une attaque contre le flanc droit des Rouges, le repoussant de la rivière Narew vers le sud, tâche que le groupe de choc du général Krajowski, composé de la 18e division d'infanterie et de la 8e brigade de cavalerie, devait exécuter. En raison du cours des événements, dans les jours à venir, la majorité de ces tâches furent abandonnées ou modifiées considérablement. Mais l'idée de développer une attaque sur les deux flancs du front polonais, au lieu d'une attaque sur un seul flanc depuis le sud le long d'un front polonais stabilisé, jusqu'à la frontière prussienne elle-même, subsista et fut réalisée. Cela témoigne du fait que l'idée directrice du général Weygand, à laquelle il avait tant insisté durant les jours précédents, avait triomphé. Les tâches de la troisième armée polonaise furent précisées dans un ordre du 9 août. Ayant envoyé deux de ses divisions au « groupe central des armées » de Pilsudski, cette armée devait lancer une brève attaque contre le flanc droit de la 12e armée rouge afin de désorienter le commandement rouge et ainsi sécuriser sa liberté d'action. Ensuite, la direction des attaques du « groupe central des armées » fut établie depuis l'arrière de la rivière Wieprz et, enfin, en prévoyant la possibilité que la 1re armée de cavalerie puisse être détournée de l'axe L'vov à Lublin–Deblin, des mesures possibles furent adoptées pour contrer ce danger, ordonnant à la cavalerie du front polonais ukrainien, dans l'éventualité de la découverte d'une telle avancée par la 1re armée de cavalerie, de contenir son avancée par des attaques sur son flanc et sur son arrière. Mais, encore une fois, cet ordre découlait des conditions préalables selon lesquelles la principale attaque des Rouges devait se diriger contre Varsovie depuis le sud de la rivière Bug occidental. Ainsi, on peut considérer que le plan d'action a pris sa forme définitive au quart supérieur polonais seulement le 9 août. Il était le fruit de la créativité collective du maréchal Pilsudski, du général Rozwadowski et de Weygand. La finition technique du plan revient au premier de ces généraux et le second fut l'auteur des corrections très importantes apportées au plan d'action initial. Ainsi, on peut considérer que le plan opérationnel final du 9 août du haut commandement polonais était la symbiose des idées opérationnelles du maréchal Pilsudski et du général Weygand, mais en aucun cas il n'était le fruit de la créativité opérationnelle indépendante du premier, comme on pourrait le penser sur la base du livre de Pilsudski de 1920. Nous pourrions conclure avec cela l'élaboration de l'histoire de la naissance et de la formulation du plan d'action polonais. Mais pour une image complète et une clarification de ce poids et de cette importance spécifiques que les représentants de l'armée française, principalement le général Weygand, ont eus dans la direction des actions des armées polonaises, nous considérons nécessaire de nous arrêter sur le développement et la formulation du plan d'action de l'aile de choc nord polonaise, c'est-à-dire de la Cinquième Armée. Selon le plan du 9 août, la Cinquième Armée polonaise devait passer à l'offensive le 15 août. Le général Sikorski, qui dans la nuit du 10 au 11 août, avant de prendre le commandement effectif de l'armée, a soumis une proposition directement au quartier général polonais à Varsovie (c'est-à-dire évidemment au général Rozwadowski et à Weygand) pour les modifications suivantes du plan du 9 août : transférer la base de l'armée de Torun à Modlin ; renoncer à la formation d'un groupe de choc séparé sous le général Krajowski et transformer l'armée entière en poing de choc. Les deux propositions furent acceptées et confirmées. En prenant le commandement de la Cinquième Armée le 11 août, Sikorski la trouva loin d'être concentrée. Le groupe du général Baranowski (l'ancien groupe de Roja), la 17e division d'infanterie et la 8e brigade de cavalerie combattaient le long du front Pułtusk—Przewodowo Poduchowne—Gonsocin—Lopatin. La 18e division d'infanterie venait seulement de se concentrer le long de la voie ferrée à Modlin. La brigade sibérienne était en marche de Varsovie vers Zegrze, mais Sikorski l'orienta vers Modlin. La 18e brigade d'infanterie et le groupe de Koc reculaient en même temps que le flanc gauche de la Première Armée polonaise voisine depuis le sud. La 17e brigade d'infanterie était encore dans la région de Łuków. Ainsi, Sikorski devait encore

procéder à la concentration de ses forces avant de pouvoir passer aux opérations actives, car il ne pensait mener sa mission que par une offensive, considérant ses forces comme irrégulières et peu utiles pour la défense. Le 11 août, il constata que la situation était très proche de la réalité. Il croyait que d'importantes forces rouges d'une puissance encore indéterminée effectuaient une manœuvre, encore indéfinie pour lui, en direction de l'ouest. La chute de Pułtusk suivit dans une telle situation. Cela signifiait pour notre ennemi la perte de la ligne des rivières Orzyc et Narew qui, selon le plan de Piłsudski, étaient censées être la ligne de départ pour le contre-coup polonais. Des modifications devaient être apportées au plan du 9 août sous l'influence de la volonté ennemie. Cela impliquait, en particulier pour la Cinquième Armée, la nécessité de reculer sa zone de concentration plus au sud. Ainsi, Sikorski décida, tout en se sécurisant avec trois groupes de couverture : la 17^e division d'infanterie le long de la Narew inférieure, le groupe de Baranowski dans la région de Nasielsk, et la 8^e brigade de cavalerie le long de l'axe Modlin—Ciechanów, de concentrer ses forces restantes dans la région Nasielsk—Modlin. À la fin de la journée du 11 août, le mouvement profond d'enveloppement vers l'ouest de la 4^e Armée rouge, approximativement en direction de Płock, ainsi que la présence d'un autre groupe puissant d'armées rouges au nord de la rivière Bug occidental (les 15^e et 3^e armées rouges) avec une autre mission donnée par la 4^e Armée rouge, se déplaçant vers le sud, étaient devenus évidents pour Sikorski. Dans la nuit du 11 au 12 août, Sikorski fit part de ses impressions à l'état-major général polonais. Comme on devait s'y attendre, le quartier général du Front nord polonais et l'état-major général prêtèrent une grande attention à la dernière partie du rapport, car elle semblait confirmer l'opinion fortement ancrée chez les généraux Rozwadowski et Haller selon laquelle le groupe nordique soviétique, tout en facilitant l'attaque sur Varsovie depuis l'est, se tournerait brusquement vers le sud vers le front Modlin—Zegrze. Évidemment, la nouvelle de la chute de Pułtusk a causé un certain émoi au quartier général polonais et les fondements des décisions des 6 et 9 août ont été fortement ébranlés. Il est possible de conclure cela en se basant sur le fait que le général Weygand a admis qu'il était nécessaire d'établir des lignes directrices strictes pour le travail ultérieur de la pensée opérationnelle polonaise. Elles ont trouvé leur pleine expression dans la « note » de Weygand du 11 août 1920 adressée au chef de l'état-major général polonais, Rozwadowski. Cette note peut être considérée essentiellement comme la formulation finale du plan d'action polonais. En tenant compte de son importance, nous citerons ce remarquable document dans son intégralité :

« À la veille de l'engagement général, je considère nécessaire de préciser les points auxquels j'aimerais attirer votre attention et celle du chef de l'État (c'est-à-dire Piłsudski) à son arrivée ici. Le succès du plan adopté dépend du maintien entre nos mains de la ligne défensive Varsovie—Góra Kalwaria. La Cinquième Armée sera en mesure d'accomplir sa mission de résister puis de contrecarrer le mouvement de contournement de l'ennemi à condition que le secteur nord du front de Varsovie, de Modlin à Serock, reste ferme.

Le temps gagnant pour la concentration de la Cinquième Armée et le développement de sa manœuvre impose les mêmes exigences sur le secteur est du front de Varsovie, de Serock à Góra Kalwaria.

Sur la base des informations dont je dispose concernant les ordres émis et proposés pour émission, je suis contraint de confirmer ce qui suit :

1. Le secteur nord du front Modlin—Serock sera défendu par une seule brigade et plusieurs bataillons. Le commandement de ces forces a été mal organisé et elles pourraient être attaquées par l'ensemble de la 15^e Armée et une partie de la 4^e Armée Rouge.

2. La Cinquième Armée, la dernière force que nous pouvons opposer au mouvement d'enveloppement de l'ennemi, ne devrait être employée qu'après avoir concentré ses forces et le long d'un axe soigneusement choisi. La nécessité de concentrer les forces et la connaissance de la direction des activités de la 4^e Armée ennemie excluent la possibilité pour la Cinquième Armée de prendre prématurément l'offensive. Dans le cas contraire, cela pourrait conduire à une situation où cette armée, après avoir obtenu un succès local et temporaire, serait repoussée vers le tête de pont de Varsovie, ce qui permettrait à l'ennemi de poursuivre sa manœuvre d'enveloppement.

Je suppose en outre que, dès que le maintien du front Modlin—Seroock sera assuré, la Cinquième Armée devra l'ouvrir et se déployer sous la couverture de la rivière Wkra au nord-est de Modlin, en appuyant son flanc droit sur Modlin, tout en tenant le mouvement tournant de l'ennemi, s'il s'est manifesté, et en se préparant à une offensive énergique vers le nord-est au moment opportun pour cela.

Ce matin, général, je vous ai signalé la discordance des points de vue concernant les missions de la Cinquième Armée existant entre vous et le commandement du Front Nord (Haller) et je ne sais pas si vous avez émis les ordres écrits correspondants pour ce cas. Suite à ma réunion d'hier avec le général français attaché au général Haller, je dois vous confirmer que la discorde subsiste et qu'elle menace la bonne conduite des opérations.

D'autre part, le retard dans le transfert de la 18^e Division d'infanterie et de la 17^e Brigade d'infanterie, le repli de la 17^e Division d'infanterie, et l'ordre que la Brigade sibérienne⁴⁶ a reçu nécessitent, à mon avis, une surveillance constante et le renforcement des activités afin de garantir la concentration en temps voulu de la Cinquième Armée.

Enfin, je vais me permettre d'attirer votre attention sur les nombreux gués qui, semble-t-il, se trouvent en dessous de Modlin. Ils pourraient créer des incertitudes que nous devrions éviter. »

Nous devrions nous rappeler encore une fois les variations et changements finaux dans le plan d'action polonais qui, avec le temps, avaient déjà coïncidé avec le début de l'engagement général, mais qui, pour la cohérence de l'ensemble du tableau, devraient être examinés ici. La conception claire du général Weygand reçut une interprétation malheureuse et peu intelligible, selon la « note » de Weygand, dans l'ordre n° 8576/III du général Rozwadowski du 12 août. Dans cet ordre, Rozwadowski assignait à la Cinquième Armée la mission de « ralentir l'avance de l'ennemi à travers Pułtusk et Golymin Stary » et de « sécuriser la retraite sans entrave des unités de la Cinquième Armée qui combattaient autour de Pułtusk et Nasielsk ». Simultanément, la Cinquième Armée devait défendre la ligne de la rivière Wkra jusqu'à Golymin Stary inclusivement et, tout en s'opposant à la cavalerie rouge, pénétrer jusqu'à Sierpc, assurant ainsi ses communications avec Toruń. Pour cela, il était nécessaire d'envoyer la 18^e division d'infanterie à Raciąż et la brigade sibérienne à Płońsk. Il va sans dire que l'accomplissement de tous ces ordres, qui consistent essentiellement dans la volonté de couvrir par un cordon l'espace non occupé entre Modlin et la frontière prussienne, aurait entraîné la dispersion complète des forces de la Cinquième Armée. À son tour, le commandant du front nord polonais, le général Haller, ne tenant pas compte du mouvement d'encerclement de la 4^e Armée rouge, ne prévoyait qu'une attaque par la masse principale des armées rouges du nord le long du front Wyszogród—Modlin—Zgierz dans le but de capturer Varsovie le plus rapidement possible. Ainsi, dans son ordre opérationnel n° 3702/III du 12 août, dans lequel il détaillait les missions de chacune des unités de la Cinquième Armée, tout en contournant complètement le commandement de l'armée, le général Haller prévoyait de simplement déployer la Cinquième Armée sur une seule ligne avec une mission exclusivement défensive le long du front Dębe—Nasielsk—Borkowo—Joniec, c'est-à-dire en demi-cercle devant Modlin, tout en envoyant simultanément la 8^e brigade de cavalerie à Sochocin. Selon la juste observation du général Sikorski, cet ordre reflétait en lui-même les sentiments de panique régnant à Varsovie.

Ces ordres attestaient la différence persistante de vues entre Rozwadowski, Haller et Sikorski. Ce dernier trouva un soutien puissant en la personne du général Weygand, et à l'insistance de ce dernier, ces deux ordres furent révoqués le jour même.

Ce n'est que le 12 août que le général Sikorski a eu l'occasion de commencer à mettre en œuvre son plan de regroupement. L'essence de ce plan se résumait comme suit : sous la couverture des écrans du groupe de Baranowski, qui devait passer sous le commandement du colonel Sosnkowski, et de la 17^e division d'infanterie, la 18^e division d'infanterie, la brigade sibérienne et la 8^e brigade de cavalerie devaient se déployer en deuxième ligne, avec leur flanc droit reposant sur la forteresse de Modlin. Plusieurs bataillons de volontaires indépendants, avec trois trains blindés et une compagnie de chars, resteraient dans cette dernière. Dès l'occupation de la deuxième ligne par les troupes, une partie des écrans établissant la coordination des fronts devait franchir la ligne et entrer dans la réserve de l'armée qui, après la réorganisation des unités de volontaires, serait

composée comme suit : la 9e division d'infanterie, la 17e division d'infanterie et une division de volontaires (composée de divers groupes de volontaires). Sikorski conserverait un puissant groupe de forces le long de son flanc droit sous la forme de la 18e division d'infanterie et de la cavalerie afin de résister activement au mouvement d'enveloppement des Rouges. La disposition entière de la Cinquième Armée polonaise serait couverte par la ligne de la rivière Wkra.

Le 12 août, le maillon final a été ajouté au plan d'ensemble d'action du quartier général polonais par le ministre de la guerre polonais, le général Sosnkowski. Le général Sosnkowski, qui en raison de sa position était responsable de la livraison de matériel et d'équipement militaire depuis la France, et qui se souciait plus que les autres de la sécurité des communications polonaises avec la mer, s'attela avec énergie à la formation du « groupe de la basse Vistule » du général Osikowski et au renforcement des têtes de pont de Wyszogród, Płock et Włocławek, tout en concentrant divers détachements de volontaires dans ces localités.

Nous avons maintenant l'occasion de commencer à comparer et analyser les deux plans dans leurs grandes lignes. Mais d'abord, nous examinerons à quelle corrélation des forces les plans des deux ennemis ont conduit dans leur formulation finale.

Au nord de la rivière Bug occidental, notre groupe de choc des armées du nord, composé de 37 742 fantassins et cavaliers, devait faire face à 25 836 fantassins et cavaliers de la cinquième armée polonaise et du « groupe de la Basse Vistule », avec 452 mitrailleuses, 172 canons légers et lourds, neuf voitures blindées, 46 chars et deux trains blindés. Au sud de la rivière Bug occidental, notre 16^e armée, forte de 10 328 fantassins et cavaliers, devait atteindre la Vistule moyenne le long d'un front de 120 kilomètres, depuis l'embouchure de la Bug occidental jusqu'à Kozenic, et rencontrer jusqu'à 33 000 fantassins et cavaliers des première et deuxième armées polonaises (en partie), dont la situation devait être renforcée par les fortifications de la tête de pont de Varsovie et la ligne de la Vistule moyenne. Enfin, les 6 600 fantassins initiaux du groupe de Mozyr, selon la proposition du commandant du front occidental, devaient ensuite être renforcés par 26 225 fantassins et cavaliers des 12^e et 1^{re} armées de cavalerie, sur lesquels le commandant du front occidental comptait fortement depuis le 3 août et, en calculant le temps et l'espace, pouvait légitimement compter, pour un total de 32 825 fantassins et cavaliers (dont 15 000 de cavalerie), devant rencontrer les 29 500 fantassins et cavaliers du « groupe central d'armées » polonais. Ainsi, malgré la supériorité numérique globale de l'ennemi le long de la Vistule, nous aurions dû bénéficier d'une supériorité numérique le long des axes décisifs des flancs. Cela devait être rendu possible grâce au fait que le commandant du front occidental avait étendu la 16^e armée en face du puissant centre polonais, qui avait une mission purement passive dans la région de Varsovie.

L'idée directrice du plan du commandement du front occidental était une attaque par un puissant flanc droit contre le groupe puissant de forces polonaises dans la région de Modlin—Varsovie, avec la paralysie concomitante d'une éventuelle contre-manoeuvre polonaise depuis l'arrière du Wieprz grâce à une offensive d'un autre groupe de choc le long de l'axe Lublin—Dęblin, ce qui devait constituer la meilleure sécurité de l'opération. La défaite des forces ennemies mènerait à la chute de la ligne de la Vistule moyenne, avec la capitale Varsovie, ce qui signifierait la fracture de l'épine dorsale de toute la défense polonaise. Maintenant, quand nous savons d'après le livre de Sikorski que le déploiement de l'armée polonaise reposait en réalité sur le corridor de Dantzig, il nous semble excessif de polémiquer avec des auteurs qui soutiennent le contraire. Le général français Weygand avait deviné toute la portée menaçante de ce plan pour l'ennemi ; l'état mental dépressif de la majorité des généraux polonais avait été trop préoccupé par le sort de Varsovie et l'étendue de leur horizon opérationnel ne s'étendait pas au-delà des approches proches de la ville.

Lorsque nous avons dessiné un tableau du désordre et de la confusion dans la pensée militaire polonaise dans les jours précédant la veille de l'engagement général, et lorsque le maréchal Pilsudski nous a si éloquemment exposé ses propres inquiétudes dans son livre, alors le lecteur devrait avoir parfaitement clair la valeur des actions de notre Front Ouest, qui tirait pleinement parti de l'élément de notre supériorité morale. La force et la rapidité de notre mouvement, comme l'admet le général Sikorski, démoralisaient complètement les forces armées polonaises tant sur le plan moral que matériel. Un groupement puissant sur l'aile droite sécurisait simultanément l'opération, couvrant

de manière fiable nos principales communications de Grodna à Białystok, sur lesquelles reposait la majorité de nos armées. Enfin, nous devons noter l'évaluation sobre de l'élément terrain et de ses qualités. Le passage de la Vistule dans le secteur face à Varsovie était lié à de grandes difficultés, que le lecteur peut constater lui-même à partir de la description du théâtre des opérations militaires que nous avons citée dans un chapitre précédent. Le passage de la Vistule en dessous de Varsovie fut plus facilement réalisé, ne serait-ce que grâce à la présence de ponts à Wyszogród, Płock et Włocławek. Après avoir renoncé à une attaque frontale contre Varsovie depuis l'est, qui lui était défavorable pour plusieurs raisons, le commandement du Front Ouest, conformément aux conditions du terrain, aurait dû se conformer précisément au plan qu'il choisit. Outre les avantages qu'il recevrait en traversant la Vistule, ce plan conduirait la masse principale des armées rouges du nord sur le plateau de Mazovie, favorable à la manoeuvre de grandes masses de troupes, d'où il ne resterait qu'un pas jusqu'à la ligne de la Vistule, et de là à Varsovie, qui avait été complètement démoralisée par ce mouvement, ainsi qu'à la ligne du chemin de fer de Dantzig. Ce mouvement aurait permis aux armées rouges de contourner l'angle des rivières Vistule, Bug occidental et Narew, qui leur étaient si dangereuses, ainsi que les fortifications qui s'y trouvaient. Nous ne pouvons rien ajouter à ces arguments du général Sikorski.

Mais nous avons également dit que nous n'étions pas en mesure de réaliser pleinement ce plan. Une partie importante de celui-ci, sous la forme d'une attaque le long de l'axe Lublin—Déblin (12e et 1re Armées de Cavalerie), est tombée à l'eau en raison d'une série entière de frictions défavorables pour nous. Nous établissons la coordination des fronts • 365 ajouterons seulement que nous aurions beaucoup gagné si l'État-Major sur le terrain avait prévu et éliminé les difficultés techniques et effectué les travaux préliminaires pour la formation d'un groupe sud (14e, 12e et 1re Armées de Cavalerie) et organisé son contrôle. Alors le commandant du Front occidental aurait pu déplacer son appareil d'état-major de Minsk aux environs de Malkin entre le 12 et le 14 août, ce qui aurait grandement simplifié les problèmes de contrôle du groupe nord des armées.

La tâche d'un historien est difficile s'il est obligé d'écrire l'histoire alors que ses participants sont encore en vie, mais en évaluant des événements en cours et les activités des gens avec le style impartial de l'historien, nous nous assignons la tâche d'étudier l'expérience de la guerre civile pour son emploi dans les guerres révolutionnaires qui nous attendent. Nous nous sommes arrêtés de manière aussi détaillée sur une analyse des actions des Rouges, car la nature manœuvrière de la guerre exige de la détermination et du courage, et en particulier de la précision dans le travail de l'appareil de contrôle des organismes de l'Armée Rouge. Nous devons développer ces qualités à tous les niveaux. En même temps, notre perte de la campagne sur la Vistule pousse certains auteurs, peut-être à leur insu, à proclamer le slogan de la prudence comme le principe le plus élevé de l'art opérationnel. Par une reconstitution du cours des événements le long de la Vistule, nous nous efforçons de prouver la nécessité d'actions décisives et audacieuses pour atteindre un grand succès. Nous pensions que la mobilité des armées, leur capacité à effectuer des regroupements audacieux, leur capacité à surmonter leur propre « inertie » opérationnelle, combinées à un commandement audacieux et ferme et à l'héroïsme des troupes sont les moyens les plus sûrs d'organiser des victoires.

L'accumulation significative de « frictions » imprévues et extrêmement défavorables de notre côté ne nous a pas permis d'obtenir le succès escompté dans l'engagement général sur la Vistule. Si les critiques souhaitent condamner notre plan d'opérations, le jugeant trop risqué, alors elles doivent, ne se contentant pas de souligner les lacunes, soit proposer de nouvelles variantes de décisions, soit indiquer des amendements à la décision adoptée sur la base des données connues à l'époque.

Le camarade Shaposhnikov, dans son ouvrage *Sur la Vistule*, examine la possibilité de deux autres solutions : une attaque directe de Varsovie par la masse principale des forces rouges venant directement de l'est, ou la défaite du groupe de forces ennemies Lublin–Déblin (le groupe central des armées), suivie de la traversée de la rive gauche de la Vistule dans la région de Déblin. Mais, comme nous le savons maintenant grâce au livre de Sikorski, la première combinaison n'aurait pas pu mieux répondre aux désirs de l'ennemi, en particulier à ceux du général Weygand. Elle aurait

conduit à une attaque frontale de notre centre puissant contre l'angle défensif fort : la tête de pont de Varsovie — la forteresse de Modlin — Zgerze, tandis que nos flancs faibles, suspendus dans le vide, auraient été soumis à une attaque double enveloppante depuis Deblin et Nasielsk (la cinquième armée des Polonais blancs). La manœuvre des groupes polonais enveloppants aurait été grandement accélérée dans le temps et l'espace et, en fin de compte, aurait menacé de créer une situation de type Cannes, Sedan ou Tannenberg pour notre centre dense. Cela signifie que cette variante doit être écartée. Cependant, le camarade Shaposhnikov lui-même admet que les conséquences d'une telle attaque désespérée auraient été difficiles à prévoir, et que « nous n'aurions pas pu choisir cet axe pour l'attaque principale ».

La deuxième variante aurait exigé, tout d'abord, un regroupement complet des armées du Front occidental vers leur aile gauche. Pour ce regroupement, il n'y avait, tout d'abord, ni le temps ni l'espace. Il aurait fallu le commencer auparavant, peut-être même avant de franchir la rivière Bug occidental, et cela avait-il un sens si le transfert des armées de l'aile polonaise du Front sud-ouest au commandant du Front occidental avait déjà été décidé en principe ? Enfin, supposons qu'il ait été possible de réaliser un tel regroupement. Alors, exactement le même type de menace se serait présenté pour notre aile droite comme c'était le cas pour l'aile gauche. La différence était qu'une attaque contre l'aile droite du Front occidental aurait immédiatement commencé à menacer la ligne de communication du Front occidental passant par Białystok et Grodno. De plus, le groupe de forces suggéré par le camarade Chapochnikov n'aurait renforcé l'aile gauche du Front occidental que de 6 000 hommes et aurait conduit à une répartition presque égale de ses forces. Le camarade Chapochnikov lui-même reconnaît que dans la décision adoptée par le commandant du Front occidental, le principe d'une « victoire partielle » était le plus manifestement apparent, mais qu'il était, d'autre part, associé à un risque et que la deuxième variante « ne révélait pas une décision rapide de l'opération ». Plus loin, le camarade Chapochnikov ajoute : « Cependant, tant la situation politique que stratégique, en lien avec la situation sur d'autres fronts, exigeaient une décision rapide, et nous n'avons pas tendance à condamner des plans risqués. »

Le général Sikorski, dans son livre *Sur la Vistule et la Wkra*, propose sa variante de la décision. Il en résulte que, s'étant établis le long de la ligne de chemin de fer latérale Chorzele—Ostrołęka—Malkin—Sokolow—Siedlce—Lukow—Parczew—Lubartow—Lublin, nous aurions dû nous arrêter et nous regrouper vers notre flanc gauche.⁶³ C'est ainsi que le général Sikorski affine la deuxième variante du camarade Shaposhnikov, et donc tout ce que nous avons dit à propos de cette variante s'y applique, avec l'addition suivante : le regroupement proposé par le général Sikorski était difficile en raison de l'état des transports et dangereux en raison de sa proximité avec le front déjà stabilisé des armées polonaises, dont la prise de l'offensive pourrait complètement contrecarrer notre regroupement.

En passant à une analyse du plan de l'ennemi, nous noterons, tout d'abord, une fois de plus qu'il comprenait tous les éléments de risque extrême et qu'il était le fruit d'une créativité collective, avec la forte participation du général Weygand. Tout d'abord, l'intervention de Weygand a élargi et affiné ses limites, fixé un objectif clair, activé l'ensemble du plan et, avec la création de l'aile de choc nord, a quelque peu atténué ce risque qui imprégnait le schéma initial de Pilsudski.

Nous avons suivi en détail la naissance, la formulation et le perfectionnement de ce plan du 4 au 12 août. Sans aucun doute, la vaste perspective opérationnelle du général Weygand a grandement contribué à la réalisation de ce plan. À notre place, nous avons noté comment Weygand mit un terme aux tentatives des généraux Rozwadowski et Haller d'établir la coordination des fronts et de transformer le groupe de choc polonais du nord en un cordon opérationnel mince. Weygand a trouvé un exécutant très capable en la personne du général Sikorski.

Pilsudski admet que son risque était excessif et cela est tout à fait juste. En nous basant sur l'aveu même de Pilsudski, nous sommes enclins à considérer la variante initiale de sa décision du 6 août davantage comme un geste de désespoir qu'un plan mûrement réfléchi. Pilsudski ne voyait rien en dehors de l'objectif immédiat — sauver Varsovie à tout prix. La manœuvre de contre-attaque du « groupe central d'armées » était essentiellement l'une des formes de la défense active et non un concept offensif large. Après tout, le but de ces armées n'était que la destruction du danger immédiat

menaçant Varsovie depuis l'est ; il est vrai que la direction de l'attaque a été choisie avec succès, mais sa réalisation, du début à la fin, restait incertaine, raison pour laquelle Pilsudski lui-même fut absolument stupéfait des résultats obtenus. Un événement incroyablement chanceux, presque sans précédent dans les annales de l'histoire, sauva le plan de Pilsudski de la ruine totale. Le plan de Pilsudski s'est déroulé comme un engagement général décisif principalement parce que la rupture qui s'ouvrait entre nos fronts occidentaux et sud-ouest offrait cette opportunité. Le général Weygand n'entretenait manifestement que peu d'espoir de succès pour Pilsudski et personnellement, dès le tout début, était intensément occupé à organiser la lutte dans la zone Varsovie–Modlin.